

Mobilités créatrices ?

Catherine BRICE

Le dossier présenté ici, *Mobilités créatrices. Acteurs, savoirs et pratiques en mouvement (XVI^e-XIX^e siècle)*, est à la fois classique et expérimental. Classique car le thème de ce que les mobilités font aux hommes, aux idées ou aux pratiques a été étudié, de manière approfondie, et depuis des années. Mais il est expérimental car on a choisi de n'imposer ni le type de mobilité ni le type de transformation, de « création », qu'elles engendraient¹. Nous remercions ici la rédaction de *Diasporas* qui a accepté, avec

une confiance qu'on espère confortée, cette proposition, et les auteurs qui ont bien voulu s'engager dans cette démarche.

Il est incontestable que l'actualité la plus récente, mais aussi la plus tragique, constitue le berceau dans lequel ce numéro a été conçu, ou pour le moins l'horizon dans lequel il s'inscrit. La crise des réfugiés, les débats politiques sur les « étrangers », les visions radicalement différentes du caractère bénéfique ou non des migrations pour les pays d'accueil, mais aussi le caractère positif assumé de l'apport des mobilités dans l'éducation et la science, que ce soit avec les programmes Erasmus, les accords de mobilité pour les chercheurs..., tout cela constitue un arrière-plan qui ne peut qu'inciter à prendre un peu de recul, à regarder derrière nous, et tenter de comprendre ce qui s'est joué et ce qui se joue dans ce rapport des savoirs à la mobilité. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'en même temps que ce numéro était pensé, élaboré et réalisé, un grand historien, Peter Burke, publiait un ouvrage, *Exiles and Expatriates in the History of Knowledge (1500-2000)*, dont le propos est : « de se concentrer sur quelques conséquences positives de l'exil, la partie plus heureuse d'un malheur, en l'observant comme une des « bénédictions de l'adversité », à l'instar de l'anthropologue hollandais, Anton Blok² ». Si nous pensons

1. Pour une mise au point et la bibliographie sur le thème de « Mobilités, savoir-faire et innovation au XIX^e siècle », on renverra à Catherine Brice, Delphine Diaz, « Introduction », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2016, n° 53, p. 9-18, mis en ligne le 21 février 2017. Mais également Jan Lucassen, Leo Lucassen, Patrick Manning (eds.), *Migration in World History. Multidisciplinary Approaches*, Leiden, Boston, Brill, 2011, p. 3-35. Sur l'histoire des migrations européennes, la bibliographie est immense. Se distinguent toutefois les ouvrages suivants : Klaus Bade, *L'Europe en mouvement : la migration de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Le Seuil, 2002 ; Leslie Page Moch, *Moving Europeans. Migration in Western Europe since 1650*, Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press, 2003 (2^e édition). Pour une approche globale des migrations, Patrick Manning, *Migration in World History*, New York, Londres, Routledge, 2005 ; Nancy Green, *Repenser les migrations*, Paris, Puf, 2002. Sur l'exil politique, Sylvie Aprile, *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*, Paris, CNRS Éditions, 2010 ; Delphine Diaz, *Un asile pour tous les peuples ? Exilés et réfugiés étrangers dans la France du premier XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2014 ; Laurent Dornel (dir.), *Des Pyrénées à la pampa. Une histoire des migrations d'élites. XIX^e-XX^e siècles*, Pau, Presses de l'université de Pau et des pays de l'Adour, 2012 ; Maurizio Isabella, *Risorgimento in Exile. Italian Emigrés and the Liberal International in the Post-Napoleonic Era*, Oxford U-P., 2009 ; Agostino Bistarelli, *Gli esuli del Risorgimento*, Bologne, Il Mulino, 2011.

2. Peter Burke, *Exiles and Expatriates in the History of Knowledge (1500-2000)*, Waltham, Brandeis University Press, 2017, p. 8 : « [to] concentrate on some of the positive consequences of exile, the silver lining of the dark cloud, viewing it as one of the "blessings of adversity" as the Dutch anthropologist Anton Blok calls them ». Également

qu'aborder les rapports entre mobilités et savoirs de cette manière permet de mettre en évidence des processus qui peuvent avoir été oubliés, empressons-nous de préciser qu'en aucune façon ce point de vue ne minore ou n'ignore l'épreuve qu'est l'exil, le déplacement forcé ou non, de tous ces hommes et femmes depuis des siècles. Et, dans ce volume, nous ne nous posons pas directement la question de savoir si la mobilité fut « positive » ou pas, mais plutôt si elle fut créatrice, et de quoi. Car elle peut, bien sûr, être créatrice de malheur.

C'est ce « de quoi la mobilité est-elle créatrice ? » qui est ici important. En effet, dans ce numéro, les domaines d'application de cette question sont variés et souvent très éloignés les uns des autres. Disons d'emblée qu'ici le thème de « créateur » ne s'applique pas à l'art, mais à un ensemble beaucoup plus vaste. Loin d'être un hasard, c'est bien une volonté de départ, un manifeste pourrait-on dire³. Car, en adoptant ce point de vue ouvert tant du côté des types

de mobilités que de celui des processus qu'elles enclenchent, nous cherchons à préciser ce qu'il y a derrière le qualificatif de créatrice: des modèles, des résistances, des résultats (ou pas) en lien avec elles. Plutôt que nous situer au niveau des idées, des théories, nous avons adopté un point de vue résolument « au ras de l'expérience ». Des missionnaires qui dessinent des cartes, des singes qui prennent le thé, des exilés gérant leur patrimoine à distance et jonglant avec les normes juridiques, des ingénieurs qui circulent, des révolutionnaires qui construisent des barricades, des gouvernements qui veulent compter les étrangers... À tous ces niveaux, les auteurs restent attentifs à la matérialité des phénomènes qu'ils observent.

C'est un des objectifs de ce numéro: montrer le caractère incertain de ces liens entre mobilités et « créations », leur caractère jamais linéaire, toujours bricolé, improvisé; et comment ils s'imposent – ou pas – dans une pluralité d'autres possibles, concevables, réalisables au moment même où nous mettons nos « déplacés » sous notre regard⁴. Pour autant, cette pluralité n'est pas confuse. Car il est possible, en partant de ces configurations diverses et observées, de leur restituer des cohérences simultanées mais pas toujours concordantes. Montrer ainsi qu'en fonction du cadrage adopté⁵, les

Georg Simmel, « The stranger », in Kurt H. Wolf (ed.), *The Sociology of Georg Simmel*, New York, Free Press of Glencoe, 1964, p. 402-408. Piet C. Emmer, « Was Migration beneficial? », in Jan Lucassen, Leo Lucassen, Patrick Manning (eds.), *Migration in World History. Multidisciplinary Approaches*, Leiden, Boston, Brill, 2011, p. 126.

3. Sur la possibilité d'adopter pour d'autres objets que la science une problématique qui est empruntée aux « sciences studies », voir entre autres Hélène Vérin, *La gloire des ingénieurs. L'intelligence technique du xv^e au xviii^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 75-130; Liliane Hilaire-Pérez, « Cultures techniques et pratiques de l'échange, entre Lyon et le Levant: inventions et réseaux au xviii^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2002/1, n° 49, p. 89-114; Maxine Berg, "Product innovation in core consumers industries in 18th-Century Britain", in Maxine Berg, Kristine Bruland (éd.), *Technological Revolutions in Europe*, Cheltenham, Edward Elgar, 1998, p. 138-159; Joel Mokyr, « Evolution and technological change: A new metaphor for economic history? », in Robert Fox (ed.), *Technological Change: Methods and Themes in the History of Technology*, Amsterdam, Harwood Academic Publishers, 1996, p. 63-83.

4. Lissa Roberts, « Situating science in global history: Local exchanges and networks of circulation », *Itinerario*, vol. 33, 2009, n° 1, p. 9-30; Dominique Pestre, « Regimes of knowledge production in society: Towards a more political and social reading », *Minerva*, 2003, n° 41, p. 247 sq.;

5. On utilise, là encore en le déplaçant, le terme de cadre en se référant à Ervin Goffman, *Frame Analysis. An Essay on the Organization of Experience*, Boston Mass, 1974; Sidney Tarrow, « Mentalities, political cultures, and collective action frames: Construction meanings through action », in Aldon D. Morris, Carol McClurg Mueller (eds.), *Frontiers in the Social Movement Theory*, New Haven CT, 1992; David A. Snow et Robert D. Benford, « Ideology, frame resonance and participant mobilization », in Bert Klandermans, Hanspeter

liens entre la mobilité et la transformation ne sont pas les mêmes, et que parfois, ils peuvent être radicalement opposés si on les mesure à l'aune de la « nouveauté ». À l'instar des barricades dressées à Rome en 1849, ces liens peuvent être « innovants » sous l'angle des répertoires de l'action collective et « conservateurs » par l'usage social qui en est fait. Ce qui implique une attention soutenue aux acteurs et aux contextes.

Ces acteurs peuvent être des hommes et des femmes bien sûr, et c'est le point de départ de nombreuses contributions. Leur caractéristique, c'est d'être ce qui a été qualifié d'« *imperial et global lives* », des vies menées au contact de différents mondes et entre diverses valeurs et langues⁶ : « En déployant des expériences de vies, du xvii^e au xxi^e siècle (le livre) nous rappelle que la mobilité a été essentielle pour une modernisation du monde, accélérée par les technologies des transports et des communications, et par les notions modernes de changement et d'amélioration de soi⁷ ».

Kriesi, Sidney Tarrow (eds.), *From Structure to Action: Comparing Social Movement Research across Cultures*, Greenwich CT, 1988, p. 197-217. Également Daniel Cefaï, « Expérience, culture et politique », in Daniel Cefaï (dir.), *Cultures politiques*, Paris, Puf, 2001, p. 93-135.

6. Sur ce thème, la bibliographie est abondante. On peut citer Angela Woollacott, Desley Deacon et Penny Russell (eds.), *Transnational Lives: Biographies of Global Modernity, 1700-Present*, Londres-New York, Palgrave-Macmillan, 2010; Linda Colley, *The Ordeal of Elisabeth March: How a Remarkable Woman crossed Seas and Empires to become a Part of World History*, Londres, Harper Press, 2008; Miles Ogborn, *Global Lives: Britain and the World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008; Sanjay Subrahmanyam, *Three Ways to be Alien: Travels and Encounters in the Early Modern World*, Waltham, Brandeis University Press, 2011. Mais aussi Konstantina Zanou et Maurizio Isabella (eds.), *Mediterranean Diasporas. Politics and Ideas in the Long 19th Century*, Londres, Sydney, New Delhi, New York, Bloomsbury, 2016, en particulier l'introduction et les articles de Gabriel Paquette et Ian Collier.

7. Angela Woollacott, Desley Deacon, Penny Russell (eds.), *Transnational Lives*, op. cit., p. 2 : « Spanning lived

C'est le cas du général Husayn dans l'article de M'hamed Oualdi, des cohortes d'étudiants ottomans de Darina Martykánová ou des deux ingénieurs que Manolis Patiniotis et Sakis Gekas suivent ici, entre Grèce et Russie. Précisons que cette volonté « d'examiner au plus près » implique un effet d'échelle qui a déjà été noté et explicité, celui de devoir approcher le global ou le transnational par la « micro-histoire », par des études de cas⁸. Pourrait-il en être autrement, *a fortiori* pour des articles ?

Mais nous n'avons pas étudié que des personnes mobiles : ce peut être aussi (et en même temps) des documents, des objets, des savoirs, des animaux qui se déplacent. Or la difficulté de cette approche « ouverte » réside dans le fait qu'on est contraint de travailler sur ce que j'appellerais une « pluri-mobilité ». Si Madame Chimpanzé ne change pas entre son départ et son arrivée à Londres au Royaume-Uni – c'est toujours un singe –, elle change radicalement au regard de ceux qui la voient en fonction du contexte (politique, intellectuel et scientifique) dans lequel elle est précipitée. Et de ce regard nouveau naît une humanisation du primate qui se construit en même temps que l'animalisation de l'homme « sauvage ». « Dans un même mouvement sont opérées l'annulation du hiatus entre animalité et humanité et la fragmentation de l'unité de l'espèce humaine : c'est du moins une des lectures possibles du bref succès

experience from the 17th century to the 21st century, [the book] reminds us that mobility has been crucial to a modernizing world, accelerated by technologies of transports and communication and by modern notions of changing and improving the self. »

8. Francesca Trivellato, « Is there a future for Italian microhistory in the age of global history? », *California Italian Studies*, vol. 2, 2011, n° 1, p. 1-24; John Paul A. Ghobrial, « The secret life of Elias of Babylon and the uses of global microhistory », *Past & Present*, 2014, n° 222, p. 51-93; Christian G. De Vito, « Verso una microstoria translocale », *Quaderni storici*, 2015, n° 3 p. 815-833.

londonien de Madame Chimpanzé », écrit Silvia Sebastiani dans son article.

Les objets aussi voyagent et changent de sens⁹ et les dispositifs techniques ne servent pas à la même chose en fonction des contextes dans lesquels ils sont mis en œuvre. Les barricades étudiées par Catherine Brice restent des barricades, mais elles sont érigées dans une ville en pleine mobilité (démographique, politique, sociale), la Rome de 1849 ; et elles ne signifient pas la même chose pour les nombreux acteurs qui les érigent. La barricade devient une technologie militaire, une technologie administrative et une technologie politique – dans le même moment.

En élargissant les acteurs de la mobilité non aux seuls exilés et expatriés, mais également à des ingénieurs, des voyageurs, des missionnaires, nous avons voulu éviter la difficile et sans doute vaine taxinomie des « déplacés », pour employer un terme volontairement généraliste (même si le terme « déplacé » est très précis au xx^e siècle). Certes, il est exact que « réfugiés, migrants, demandeurs d'asile, mais aussi réfugiés de guerre, migrants économiques, migrants clandestins sont autant de termes apparemment descriptifs qui, pourtant, engagent toute une épistémologie et une politique des classifications institutionnelles, médiatiques, populaires et savantes¹⁰ ». On sait également que ces catégories ne sont jamais

neutres, mais qu'elles correspondent, d'un côté, à des intentions politiques et que, de l'autre, elles ont des effets « de réel », tant sur les populations migrantes que sur les pays d'accueil. Pour autant, les individus ou objets que nous suivons ne peuvent jamais se définir par une seule « identité ». Ils sont des déplacés et autre chose. C'est bien la difficulté que rencontrent les gouvernements lorsqu'ils tentent de lister, indéfiniment, les déplacements d'individus car, comme à Venise, la logique interne à la constitution de ces listes (pister les personnes politiquement dangereuses) croise des déplacements professionnels, religieux, intimes, etc. Au point d'accumuler une documentation quasiment inexploitable pour ses fins premières, le contrôle politique : on verra ici l'article de Gilles Bertrand. Les ingénieurs ottomans étudiés par Darina Martykánová ne sont plus les mêmes après leur séjour à l'École centrale de Paris, et leur savoir technique servira des fins différentes. Husayn, ce dignitaire tunisien exilé en Toscane, étudié par M'hamed Oualdi, vieillit, et peine toujours plus à tenir entre ses multiples « identités » personnelles, politiques, sociales. Mais il en fait aussi une ressource, jouant entre plusieurs registres juridiques lui permettant de préserver son patrimoine... Leurs identités sont toutes plurielles et négociées, qu'elles soient « nationales », transnationales ou globales, pour prendre ce critère qui nous intéresse ici¹¹. C'est un des enseignements des travaux sur les exilés ou les émigrés et qui sous-tend les approches dynamiques de ce phénomène. Alors, comment saisir ces acteurs et ces objets mouvants ? Comment saisir les caractères de l'opération de transformation, d'« innovation », qui se met en œuvre ? Nous avons proposé le qualificatif de « créatrices » plutôt que

9. Voir sur les objets les travaux de Bénédicte Savoy, *Patrimoine annexé. Les biens culturels saisis par la France en Allemagne autour de 1800*, préface de Pierre Rosenberg, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2003 ; Bénédicte Savoy, *Nofretete, eine deutsch-französische Affäre, 1913-1931*, Cologne, Böhlau, 2011 ; ou James Delbourgo, *Collecting the World. The Life and Curiosity of Hans Sloane*, Londres, Penguin Books, 2017.

10. Michel Agier, Anne-Virginie Madeira, *Définir les réfugiés*, Paris, Puf, 2017, p. 5. Et bien sûr Gérard Noiriel, *L'identification des personnes. Genèse d'un travail d'État*, Paris, Belin, 2007. Ilsen About et Vincent Denis, *Histoire de l'identification des personnes*, Paris, La Découverte, 2010.

11. Bernard Lahire, *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, Paris, Hachette, 2006.

celui d'innovation, car ce terme, contesté par certains historiens, peut être ambigu et donc inutilement polémique¹². Mais nous nous réservons bien sûr la possibilité de l'utiliser avec précaution. Le qualificatif de « créatrices », qui ne présuppose ni amélioration ni linéarité, peut être compris comme une démarche individuelle ou collective et avant tout étudiée dans sa globalité.

Qu'il s'agisse de sciences, de techniques, de pratiques administratives ou juridiques, il faut rappeler ici ce qu'écrivait Bernard Lepetit au sujet des expéditions d'Égypte, de Morée et d'Algérie au XIX^e siècle, il y a déjà de nombreuses années: « Ainsi, la diversité des contextes idéologiques et des contraintes de la conjoncture militaire empêche de rabattre sur une explication univoque, dans l'un ou l'autre registre, les modalités de production du savoir¹³. » C'est pour cela que nous avons privilégié, dans le titre de ce numéro, le terme de « mobilités », qui désigne le mouvement plus que les catégories mobiles. En effet, ne pas les définir au départ n'interdit pas d'en examiner les effets. De cette manière, on peut piéger des similitudes ou des récurrences dans les « processus » qui ne dépendent pas seulement des acteurs, mais des acteurs « en contexte ». On aurait pu aussi utiliser

le terme de circulations comme nous y invite Liliane Hilaire-Perez, car les « techniques ne circulent pas sans être interprétées, adaptées », et les passeurs ne sauraient être assimilés à de simples relais passifs¹⁴; ce qui nous amène à privilégier l'usage de la notion de « circulation » de savoir-faire, au détriment de celle, trop unidirectionnelle, de « transfert », ou encore d'« interaction constructive » (Kapil Raj) – bien qu'elle puisse également être destructrice. Mais on peut également s'appuyer sur la notion d'*itinéraire* proposée par Antonella Romano dans ce numéro, qui a l'avantage d'associer le déplacement dans l'espace et dans le temps, en donnant aux étapes, celles qui provoquent les contacts, toute leur importance.

Le terme de mobilité permet par ailleurs de prendre en compte les voyageurs, réfugiés, déplacés, mais aussi ce qu'ils emportent avec eux – savoirs, techniques, objets, paradigmes – et comment se crée, dans cet entre-deux temporel, géographique et personnel, un autre savoir, un autre cadre, une autre science. Autrement dit, tenter de se saisir de ce mouvement, de ce lien entre mobilité et création.

Est-il possible de saisir des effets, des fonctions de ces liens ? Peut-on les qualifier, ou du moins proposer des typologies ? C'est ce que fait Peter Burke dans son ouvrage récent¹⁵. Pour tenter de sérier les « fonctions » à l'œuvre entre exil et savoir (et notons bien qu'il entend « savoir » dans

12. Le terme d'innovation peut faire débat, même utilisé sans arrière-pensée de progrès inéluctable. Voir Bjorn Wittrock, « Modernity. One, none, too many? European origins and modernity as a global condition », *Daedalus*, hiver 2000, p. 130-160, et Gilbert Rist, *Le Développement. Histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Sciences-Po, 2007. Mais aussi David Landes, *Europe technicienne ou le Prométhée libéré. Révolution technique et libre essor industriel en Europe occidentale de 1750 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1969.

13. Bernard Lepetit, *Missions scientifiques et expéditions militaires: remarques sur leurs modalités d'articulation*, dans Marie-Noëlle Bourguet, Bernard Lepetit, Daniel Nordman, Maroula Siranellis, *L'invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris, EHESS, 1998, p. 97-116 (p. 103)

14. Liliane Hilaire-Pérez, « Savoirs techniques, et migrations: l'histoire face aux mythes », *Documents pour l'histoire des techniques* [En ligne], n° 15, 1er semestre 2008, p. 4. Également Liliane Hilaire-Pérez et Françoise Garçon (dir.), *Les chemins de la nouveauté: innover, inventer au regard de l'histoire*, Paris, éditions du CHTS, 2003. Irina Gouzevitch, *De la Moscovie à l'Empire russe. Le transfert des savoirs européens*, Palaiseau, Société des amis de la bibliothèque de l'École polytechnique, 2003.

15. Peter Burke, *Exiles and Expatriates in the History of Knowledge, 1500-2000*, op. cit., p. 19-31.

un sens plutôt restreint, celui des savoirs savants), il propose trois grandes catégories : celles qui participent de la médiation, de la distanciation et de l'hybridation, trois opérations intellectuelles que l'expatriation suscite. La médiation, qu'elle soit linguistique ou culturelle, la distanciation, qui permet de prendre par l'éloignement un peu de hauteur, que ce soit sur le pays d'arrivée ou celui de départ, l'hybridation, enfin, sont autant d'opérations qui, dans les grandes lignes, pourraient intéresser les exemples présentés ici, et parfois toutes ensemble. À condition de rappeler que même si certains articles s'attachent à des individus – comme Eugenios Voulgaris et Marinus Harbouris (les ingénieurs grecs partis en Russie), Husayn (le dignitaire tunisien exilé en Toscane) –, ces derniers sont toujours pris dans un collectif qui les informe mais qui n'a parfois pas pu être présenté en détail ici. L'entourage familial, les groupes professionnels, de formation, les cercles politiques... autant d'éléments du contexte de départ, de voyage et d'arrivée qui participent du processus que nous examinons. Le caractère collectif est affirmé d'emblée dans les articles qui étudient une « cohorte » comme celle des étudiants ottomans, ou encore les milieux scientifiques et politiques observant les « orang-outans »... Quelquefois, le collectif est l'objet même des innovations, comme ces étrangers arrivant en masse à Venise et saisis par l'administration.

Puisqu'il s'agit du lien entre mobilités et innovation, faut-il rappeler que ce rapport n'est jamais à sens unique ? Ce ne sont pas les Européens qui amènent la modernisation par leurs déplacements, ni les Européens de l'Ouest qui « apportent » techniques et savoirs dans un Orient ouvert. Ce que l'histoire des sciences et des techniques nous a désormais enseigné, c'est qu'il faut prendre au sérieux l'expression « provincialiser l'Europe », formule désormais un

peu galvaudée de Dipesh Chakrabarty¹⁶, et qu'en retour tout voyage ou exil a des effets de « déprovincialisation » pour le déplacé. Comme l'écrit Antonella Romano au sujet de l'histoire des sciences : « Car, si en effet l'Europe peut être retravaillée sur l'établi de l'historien comme construisant le reste du monde en étant construite par lui, alors l'échelle européenne de l'analyse cesse d'être le "maître-étalon" de l'écriture de l'histoire : à jouer avec les échelles, il convient de les intégrer toutes¹⁷. » Échelle qu'elle examine dans l'ouvrage dont on discute dans ce numéro sous le terme de « l'englobement du monde¹⁸ ». Ce parti pris peut être appliqué à l'ensemble des techniques ou pratiques, qu'elles soient administratives, militaires, sociales ou autres. Resterait enfin à envisager la question de l'échec des innovations portées par les personnes ou les groupes en mouvement, que ce soit dans les pays d'accueil ou au retour¹⁹. Sans doute faut-il les mettre au compte, dans bien des cas, du manque de compétences techniques, scientifiques ou commerciales, mais on peut aussi l'attribuer à l'horizon d'attente des sociétés d'accueil auquel il s'avère difficile de s'adapter, comme Kapil Raj l'a bien mis en évidence²⁰. Cette question de l'adaptabilité des sociétés d'accueil en relation avec celle des objets

16. Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, Amsterdam, 2009 (édition originale 2000).

17. Antonella Romano, « Des sciences et des savoirs en mouvement : réflexions historiographiques et enjeux méthodologiques », *Diasporas*, 2015, n° 23-24, p. 66-80.

18. Antonella Romano, *Impressions de Chine. L'Europe et l'englobement du monde (XVI^e-XVII^e siècle)*, Paris, Fayard, 2016.

19. Voir le projet en cours mené par Lissa L. Roberts, *The history of failure*.

20. Kapil Raj, « Circulation and the emergence of modern mapping », in Claude Markovits, Jacques Poucheпадass, Sanjay Subrahmanyam (eds.), *Society and Circulation: Mobile People and Itinerant Cultures in South Asia, 1750-1950*, Anthem Press, 2003, p. 25-26.

et personnes mobiles a pu être théorisée et examinée sous l'angle des « passeurs », des *brokers*²¹. Ces intermédiaires eux-mêmes mobiles, et qui toujours s'adaptent et évoluent en fonction des demandes ou des opportunités, sont un peu absents de ce volume. Ils n'étaient pas notre point d'interrogation principal, mais demeurent à l'arrière-plan. Pour autant, ils mériteraient sans doute un coup de projecteur supplémentaire.

Enfin, un élément permettant de mieux comprendre ces liens entre mobilité et transformation, qui est rarement abordé « pour soi », nous apparaît pourtant important, c'est celui de la temporalité. Par cela, nous voulons simplement dire que dans l'attention portée aux contextes dans lesquels évoluent nos acteurs ou objets « mobiles », la durée de leurs contacts avec ce contexte constitue un paramètre évident, mais souvent peu pris en considération. Le temps de la « création » importe dans les itinéraires des hommes, des idées ou des objets. Entre les décennies passées en Chine par les jésuites étudiés par Antonella Romano, les nombreuses années passées par Husayn en Toscane, et les quelques mois de la République romaine de 1849, ou de l'exhibition de Madame Chimpanzé à Londres (1738-1739), les rythmes des mobilités ont une influence sur le lien qui s'établit entre déplacement et transformation. Il semble difficile d'en faire totalement l'économie pour des travaux à venir et il faudrait tenir compte de l'articulation entre ces différentes temporalités. À l'instar du « *spatial turn* », qui distingue et théorise l'échelle spatiale de

l'observation²², intégrer pleinement le facteur temps permettrait d'affiner la réflexion. Dernière remarque, enfin, il sera utile de considérer les effets des « mobilités créatrices » pas seulement à l'aller, si l'on peut dire, mais aussi au retour, lorsque voyageurs, ingénieurs ou même exilés reviennent dans leur lieu de départ, qui lui-même a pu changer dans le temps de leur déplacement. Tenir l'un et l'autre bout de la chaîne permettrait de donner une vision plus globale, plus « *comprehensive* » de ce phénomène.

Ce volume de *Diasporas*, après le fascicule de la *Revue d'histoire du XIX^e siècle* consacré à un thème proche²³, ouvre un chantier. Au départ, un projet qui était exclusivement tourné vers les liens entre exil politique et innovation au XIX^e siècle, mais qui tend à s'ouvrir à d'autres périodes et à d'autres acteurs. Il semblerait un peu vain, à ce stade, de chercher à dégager des récurrences, des règles de fonctionnement des liens entre mobilités et innovation. Mais nous en tirons déjà quelques confirmations: que suivre des individus ne peut se faire sans les insérer dans des ensembles plus vastes, que les mobilités, ainsi que leurs effets, doivent être examinées – quand c'est possible – du départ au retour, que la temporalité des déplacements peut faire la place dans l'analyse à une notion « d'étape » ou « d'itinéraire ». Ces éléments ajoutent sans doute à une dimension presque anthropologique, d'observation rapprochée, indispensable pour tenter de comprendre ce que les mobilités font aux hommes, aux savoirs, aux techniques et aux objets.

21. Simon Schaffer, James Delbourgo, Lissa L. Roberts et Kapil Raj (dir.), *The Brokered World, Go-Betweens and Global Intelligence, 1770-1820*, Sagamore Beach, Mass., Uppsala University Press, 2009; Bernard Heyberger et Chantal Verdeil (dir.), *Hommes de l'entre-deux. Parcours individuels et portraits de groupe sur la frontière de la Méditerranée (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, Les Indes savantes, 2009.

22. Ainsi dans Fa-Ti Fan, « Science in cultural borderlands: Methodological reflections on the study of science, European imperialism and cultural encounter », in *East Asian Science, Technology and Society*, 1/2007, p. 213-231. Eadem, *British Naturalists in Qing China: Science, Empire and Cultural Encounter*, Cambridge, Harvard University Press, 2004.

23. Catherine Brice, Delphine Diaz (dir.), *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2016, n° 53, « Mobilités, savoir-faire et innovation ».